

**Lettre de Noël 2019
de l'Abbé Général OCist**

ÊTRE UTILES À TOUS



Chers frères et sœurs,

Peu avant Noël, le 23 décembre marquera exactement le 900^e anniversaire de l'approbation de la *Carta Caritatis*. Au cours de cette année, nous avons médité et étudié ce document ancien, qui est en fait l'acte de naissance de notre Ordre. Avec étonnement, et un peu de contrition, nous avons réalisé à quel point il est nécessaire à la conscience et à la vitalité de notre identité, de notre charisme cistercien greffé sur le charisme fondamental de saint Benoît.

Maintenant nous ne voulons pas perdre ce réveil de conscience ; nous voulons l'approfondir et le maintenir vivant, aussi en vue du prochain Chapitre général. En d'autres termes, nous ne devrions pas remettre la *Carta Caritatis* dans les archives, peut-être jusqu'en 2119 quand on célébrera son millénaire... Cela ne sert à rien de célébrer et d'étudier, d'organiser des colloques, si les impulsions que l'Esprit Saint met dans les textes fondateurs ne nous stimulent pas à la vie, à vivre plus intensément notre vocation aujourd'hui, dans la situation actuelle de l'Ordre, de l'Église et du monde.

Désirer le bien de tous

C'est pourquoi, à l'approche de la date exacte du 900^e anniversaire de l'approbation papale de la *Carta Caritatis*, date qui coïncide presque avec la célébration de la Nativité du Seigneur, je me demande sur quel point nous pouvons nous arrêter pour reprendre aussitôt notre chemin personnel et communautaire à la lumière du mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, notre « unique vrai Roi, Seigneur et Maître » (CC chap. 1). Qu'est-ce qui devrait nous stimuler le plus aujourd'hui dans la *Carta Caritatis*, afin que nous puissions toujours sentir qu'elle est urgente et utile pour nous et pour tous ? Quel est l'aspect de la *Carta Caritatis* qui répond le mieux aux attentes et aux besoins de l'Église et du monde contemporain ?

Peut-être devrions-nous porter notre attention précisément sur la dimension catholique, au sens littéral du mot, la dimension « universelle », avec laquelle nos premiers pères ont conçu la fidélité à leur vocation monastique.

Tout me semble résumé dans une phrase du premier chapitre : « *Prodesse enim illis omnibusque sanctae Ecclesiae filii cupientes* – Désirant leur [c'est-à-dire aux abbés et aux moines] être utiles ainsi qu'à tous les fils de la Sainte Église ». La Charte explique ensuite les domaines et les moyens par lesquels on veut rendre explicite et efficace ce désir du bien pour l'Ordre et pour toute l'Église, mais je pense que nous devons avant tout nous approprier ce désir du bien et sa portée universelle, car c'est comme le souffle qui peut donner et redonner sens et vitalité à tout ce que notre vocation nous donne et nous demande de vivre.

Un désir passionné

Pour exprimer ce désir, la *Carta Caritatis* n'hésite pas à utiliser un mot latin assez fort : *cupientes*. On pourrait le traduire par « désireux avec ferveur ». L'idée est celle d'un désir ardent, d'une vraie passion, d'une passion amoureuse. Un terme aussi intense n'est normalement pas utilisé dans les textes législatifs, mais plutôt dans les lettres d'amour.

Cette parole nous rappelle d'abord que toute vocation dans l'Église n'est jamais seulement un métier, une profession, ou même simplement un ministère, un service, mais qu'elle est un désir d'amour suscité par la rencontre avec le Christ. Tout part et doit toujours repartir de ce feu que le regard et l'appel de Jésus ont allumé dans notre cœur, nous attirant à le suivre. Les premiers disciples qui suivirent Jésus, André et Jean, l'ont fait en ressentant dans leur cœur un désir irrésistible d'être avec Lui : « Rabbi – ce qui veut dire : Maître –, où demeures-tu ? » (Jn 1, 38). Ils ont été attirés par sa personne ; et après la rencontre, la seule chose qu'ils mettent en relief n'est pas tant ce que Jésus leur a dit ou ce qu'ils ont fait avec lui, mais simplement qu'ils étaient avec lui : « et ils restèrent auprès de lui ce jour-là » (Jn 1, 39).

Celui qui se sent attiré affectivement par autrui, celui qui tombe amoureux, désire essentiellement la présence de l'être aimé et son amour. Celui qui tombe amoureux désire l'amour de l'être aimé, désire entrer dans la sphère de son amour. Mais quelle est la sphère de l'amour du Christ ?

Aimer l'Église à travers la passion du Christ

Saint Paul utilise le symbolisme nuptial pour nous révéler combien Jésus aime l'Église. Il l'aime comme son épouse ; il l'aime jusqu'à la mort sur la croix, jusqu'au don total de sa vie : « Vous, les hommes, aimez votre femme à l'exemple du Christ : il a aimé l'Église, il s'est livré lui-même pour elle, afin de la rendre sainte en la purifiant par le bain de l'eau baptismale, accompagné d'une parole ; il voulait se la présenter à lui-même, cette Église, resplendissante, sans tache, ni ride, ni rien de tel ; il la voulait sainte et immaculée. » (Ephésiens 5,25-27)

Jésus appelle chacun de nous à entrer dans sa passion amoureuse pour l'Église son épouse. Pour tous les baptisés, l'amour de l'Église ne peut dépendre de son état, de la cohérence de ses membres, c'est-à-dire de notre état et de notre cohérence, mais seulement du cœur du Sauveur. Qui n'aime pas l'Église n'aime pas le Christ. Quel époux accepterait d'avoir des amis qui méprisent sa femme ?

Mais nous ne devons pas oublier que le Christ aime l'Église pour le salut du monde. Le Christ aime son épouse afin que, unie à lui, elle devienne mère féconde d'enfants rachetés par son Sang versé pour tous. L'Église est l'épouse du Rédempteur pour engendrer le peuple des rachetés, pour engendrer tout homme à la vie nouvelle des enfants de Dieu. L'Église est aimée par le Christ par amour du salut du monde, un amour qui se révèle dans la Passion du Christ, c'est-à-dire là où souffrir et aimer se sont exprimés et continuent de s'exprimer à un degré infini. Seul Dieu peut aimer infiniment, mais Dieu s'est incarné pour pouvoir manifester son amour infini dans une souffrance infinie : la souffrance de Dieu dans la chair de l'homme.

Le centre qui unifie et rayonne

L'Église est née du côté ouvert du Christ, comme Ève du côté ouvert d'Adam. Les Pères de l'Église ont beaucoup médité sur ce mystère. Et les premiers cisterciens semblent avoir tiré la *Carta Caritatis* précisément de la contemplation de ce mystère qui unit la charité, l'Église et le salut du monde. L'insistance de ce document sur la charité et le salut des âmes se concentre donc dans le désir ardent (*cupientes*) d'être utiles (*prodesse*) à tous les enfants de la sainte Église. Telle est la définition de la charité du Christ exprimée dans l'Heure pascale où il s'offre pour le salut du monde, engendrant de la Croix l'Église, épouse du Sauveur et mère des sauvés.

Nos pères nous invitent ainsi à nous arrêter avant tout pour contempler le noyau central du mystère chrétien, afin d'en repartir pour vivre notre vocation de baptisés et de moines et moniales, exprimant dans nos vies le mystère que nous contemplons. Ce mystère, centre et source, se renouvelle chaque jour pour nous dans l'Eucharistie, dans le mystère pascal qu'il nous est donné de revivre dans le sacrement, au centre de notre vie, de notre temps quotidien, de toute l'histoire et de toute la réalité.

Être conscients que notre vocation et notre mission de chrétiens et de moines et moniales rayonne toujours et seulement de ce mystère nous aide à ne pas nous disperser, à ne rien disperser de notre vie, de nos pensées, de nos paroles et de nos actions, de nos efforts. S'il y a souvent tant de peine dans les monastères pour gérer le temps et les activités, pour vivre les relations humaines dans l'harmonie et la miséricorde, pour gérer particulièrement les fragilités dans lesquelles nous semblons nous enfoncer, cela vient surtout d'un manque d'attention au mystère central du salut, le nôtre et celui de tous. Si au contraire le centre est clair et que nous le préférons à tout, alors tout ce que nous sommes et vivons peut le rayonner.

Prodesse

La parole que nous devons alors souligner dans la *Carta Caritatis*, là où elle parle du désir ardent de servir tous les enfants de l'Église – et les enfants de l'Église sont tous les êtres humains, parce que l'Église est appelée à être une Mère qui transmet la vie du Christ à toute l'humanité –, la parole qui définit la fécondité de notre vie et de notre vocation est alors le verbe latin *prodesse* qui signifie littéralement « être pour », donc servir, être utile, être un bien pour les autres.

L'ardent désir d'être utiles à tous est le désir que Dieu a donné spécialement à la créature humaine, faite à son image de Père et Créateur, et bénie pour être féconde en engendrant : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme. Dieu les bénit et leur dit : "Soyez féconds et multipliez-vous..." » (Gn 1,27-28).

Nous ne sommes pas vraiment humains si nous ne désirons pas transmettre la vie, si nous ne voulons pas être utiles aux autres plus qu'à nous-mêmes. Dans le Christ, il nous est donné d'être pleinement humains, pleinement féconds à travers la maternité universelle de l'Église, tant par le mariage que par la virginité. Cette fécondité est toujours possible, parce que c'est une fécondité de grâce, opérée par le même Esprit Saint qui, réalisant l'impossible, a fécondé le sein de la Vierge Marie pour donner naissance au Fils de Dieu dans notre humanité.

Comme le grain de blé

Dans la situation actuelle du monde et de l'Église et de nos communautés, beaucoup doutent qu'une fécondité de notre vie et de notre vocation soit encore possible. Comment est-il possible d'être féconds en diminuant, et encore plus en mourant ?

L'Église vient constamment nous rappeler que ce qui n'est pas possible à nos forces et à nos capacités est toujours possible à la foi et à l'amour qui jettent avec espérance, comme une semence en terre, la situation dans laquelle nous nous trouvons. Ce qui rend aussi la mort féconde, c'est l'amour avec lequel nous jetons notre vie dans le don sponsal du Christ à l'Église pour qu'elle puisse engendrer des enfants de Dieu dans le monde entier.

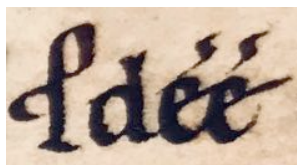
Mais cela n'est pas seulement le secret de la fécondité de la mort : c'est avant tout le secret de la fécondité de la vie. Ceux qui croient pouvoir porter du fruit sans mourir à eux-mêmes restent stériles, même si aux yeux du monde tout semble assurer leur succès.

Les paroles de Jésus sur le grain de blé, métaphore de sa mort et de sa résurrection, doivent rester pour nous la clé pour interpréter tout ce que nous vivons et surtout tout ce que nous sommes appelés à vivre : « Amen, amen, je vous le dis : si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui aime sa vie la perd ; qui s'en détache en ce monde la gardera pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive ; et là où moi je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » (Jn 12, 24-26)

Au moment de l'approbation de la *Carta Caritatis*, Cîteaux avait engendré douze monastères. Ils étaient donc treize, comme Jésus avec les douze apôtres. Ils savaient qu'ils étaient encore petits et fragiles, mais ils sentaient une force qui les faisait grandir, qui les projetait en avant. Par-dessus tout, ils étaient conscients, à la lumière de l'Évangile, que leur succès n'était pas lié à la puissance ou au nombre, mais tout entier contenu dans le désir de donner leur vie pour le Royaume de Dieu. Ayant bien compris l'avertissement de saint Benoît à l'abbé, qui doit être plus soucieux de servir que de dominer – « *prodesse magis quam praeesse* » (RB 64,8) –, leur désir n'était pas de triompher, de conquérir des espaces de pouvoir, mais d'être utiles, à l'Église et dans l'Église, en se sacrifiant, en perdant leur vie au service du Christ, pour la vie du monde. La vie du monde est que tous les hommes deviennent enfants de Dieu.

La calligraphie de notre charisme

Prodesse. Nous devons nous réapproprier cette petite parole qui seule peut rendre belle, joyeuse et utile notre vie, nos communautés, quel que soit l'état dans lequel elles se trouvent, et aussi l'Église entière, avec tous ses trésors de grâce mais aussi ses fragilités humaines.



Le jour de la bénédiction du nouvel abbé de Stična, en Slovénie, nous avons pu admirer ce qui est peut-être le plus ancien manuscrit de la *Carta Caritatis*, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Ljubljana.

Le moine qui l'a écrit a utilisé de nombreuses abréviations, contractant les mots, peut-être pour gagner de la place sur le précieux parchemin. Il a contracté le mot « *prodesse* » en quatre lettres. Le "pro" est un "P" en forme de "X". Il ressemble à un petit homme qui part en courant pour accomplir une mission. Ou peut-être pourrait-il symboliser Jésus-Christ lui-même, crucifié et ressuscité. Le "d" semble le regarder et suivre son mouvement en poussant avec son pied les deux "e" qui suivent. Les "e" de "esse", c'est-à-dire "être", ont les deux "s" tracés au-dessus comme deux accents. Elles semblent être deux flammes, comme celles de l'Esprit Saint sur les têtes des apôtres au Cénacle lors de la Pentecôte. Du dernier "e" part un tiret qui ressemble à une flèche. Il donne au mot une ouverture dynamique vers l'avant, comme l'élan d'une course vers un but. Mais ce tiret est aussi présent dans le premier "e", comme un bras qui l'attache au second, lequel cependant ne rend pas l'étreinte au premier mais, comme je le disais, tend son bras vers l'avant, comme pour étreindre et servir d'autres personnes. Il semble que le verbe "esse – être" ait été calligraphié de manière à exprimer la communion ecclésiale, comme pour suggérer que nous ne *sommes* pas, que nous *n'existons* pas vraiment sans vivre une communion fraternelle envoyée par le Christ au monde entier.

Bref, dans ce manuscrit médiéval, le mot « *prodesse* » me semble être un dessin du mystère de l'Église, et donc de toute communauté chrétienne, tel qu'il s'est réalisé depuis le Cénacle de la Pentecôte : une communion de personnes engendrée par le Christ pascal et tendue dans le désir d'engendrer tous les hommes à la vie divine.

Le cadeau de Noël d'une question

Excusez la fantaisie de mon interprétation. Je confonds peut-être la calligraphie d'un moine médiéval avec l'écriture en caractères japonais... Mais qui sait si ce moine de Stična, à l'époque où il écrivait ce petit mot avec soin et amour, n'avait pas aussi ces pensées, et ne voulait pas nous transmettre, en même temps que les lettres tracées à l'encre, le sens universel et salvifique que ce mot faisait résonner en lui.

Quoi qu'il en soit, je pense que nous ferions bien de nous laisser interroger aujourd'hui par ce mot si petit et pourtant si plein de sens. Cela nous ferait du bien de confronter avec ce mot la vie et l'expérience de nos communautés et de nos personnes,

dans la situation dans laquelle ils se trouvent aujourd'hui, dans ce temps de transition que vivent l'Église et la société entière, peut-être au milieu du drame d'une crise politique et sociale comme celle que vivent, pour ne donner qu'un exemple, nos sœurs en Bolivie. Cela nous ferait du bien de comparer ce que nous vivons avec la fraîcheur toujours nouvelle du désir de nos pères d'être utiles à l'Église universelle et au monde entier.

Prodesse omnibus, être utiles à tous : comment ce désir et cette vocation jugent-ils la manière souvent instinctive et peut-être autoréférentielle avec laquelle nous jugeons nos problèmes, nos crises, et avec laquelle nous en cherchons une solution ? Sommes-nous vraiment animés par ce désir du bien pour tous, ou pensons-nous que la solution serait celle qui ne profitera qu'à nous ? Avons-nous la foi que la pauvreté, la faiblesse et même la mort, vécues en Christ, peuvent, elles aussi, être utiles au monde entier ?

Je voudrais ici offrir comme cadeau de Noël à l'Ordre cette parole qui depuis 900 ans n'a pas vieilli dans les archives et les bibliothèques, qui est restée fraîche et ardente même sur un manuscrit du XIIe siècle, et l'offrir comme une question qui nous interpelle et nous stimule, peut-être seulement pour nous rendre compte que pour être vraiment utiles à tous nous avons besoin d'une grande charité que seul Dieu peut nous communiquer et que nous devons donc mendier ensemble, avec humilité et foi.

Comme il est beau, comme il est nécessaire et urgent, que toutes nos communautés, avec tous les moines et les moniales qui les composent, avec toutes les personnes unies à notre charisme, nous puissions redevenir capables de formuler avec nos vies cette parole transmise par nos pères, « *prodesse* », comme dans cet ancien manuscrit de Stična, contractée et pourtant toute tendue et dilatée, « comme l'époux qui sort de la chambre nuptiale » (Ps 18,6), c'est-à-dire, comme Jésus qui est né de la Vierge pour faire à tous les hommes le don de sa présence, de son amour, de son salut !



Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist